
Dire la couleur en palikur

Des techniques d'élicitation aux stratégies de désignation et aux processus de catégorisation

Antonia CRISTINOI-BURSUC

Université Sorbonne-Nouvelle, Clestchia, UR 7345, F-75005 Paris, France
antonia.cristinoi-bursuc[at]sorbonne-nouvelle.fr

Caroline CANCE

BnF, CNRS, Université d'Orléans, Université François-Rabelais de Tours, LLL,
UMR 7270, F-45000 Orléans, France
caroline.cance[at]univ-orleans.fr

Recherches sur la dénomination et la catégorisation des couleurs : état de l'art

La couleur est un phénomène qui suscite des questionnements variés et de nombreuses recherches depuis l'antiquité, qu'on l'envisage sous le prisme de la philosophie (d'Aristote à Wittgenstein et Merleau-Ponty), de l'histoire, de l'histoire de l'art, des pratiques et technologies de la teinture et de la peinture (voir les ouvrages passionnants et érudits de Michel Pastoureau), puis de la physique, ou plus récemment de la psychologie (par ex. Roberson *et al.*, 2000 ; ou Palmer, 1999), de la linguistique (Conklin, 1955 ; Wierzbicka, 2008), de l'anthropologie (Goodwin, 2000 ; Sahlins, 1976) et des neurosciences (Self et Zeki, 2005), selon que l'on s'intéresse à la couleur comme phénomène physique, psychologique, comme objet culturel et symbolique, investi dans des pratiques (pour une synthèse voir Cance, en révision).

Les phénomènes de dénomination et de catégorisation des couleurs ont été étudiés dans de nombreuses langues au cours du 20^e siècle, constituant un enjeu tout particulier dans le débat entre universalisme et relativisme linguistique et cognitif. On peut d'ailleurs questionner, faisant écho à Lucy (1992), ce choix d'utiliser la dénomination des couleurs comme parangon des études concernant les relations entre langues et pensée :

It is worth mentioning at this point that color is not central to the semantic organization of any language that I know of. Unlike agency, time, number or other such categories, it is never grammaticalized, and it is still not even clear that it forms a well-defined lexical set in distributional terms in very many languages. It is certainly not an obvious choice as a means to understanding the semantics of natural language. [Lucy, 1992, p. 330]

Cet intérêt pour les couleurs est très certainement lié au moins en partie à ce qu'on appelle le biais visuel (voir sur ce point Haroche et Vigarello, 2004) qui considère la vision comme le modèle générique pour l'étude de la perception et au sein de la perception visuelle les couleurs comme parangon.

Si pendant la première moitié du 20^e siècle les études en anthropologie linguistique et ethnolinguistique ont contribué à mettre en évidence la relativité linguistique (*cf.* Sapir, 1985 ; ou les travaux de Brown et Lenneberg, 1954 comparant la dénomination des couleurs en anglais et en zuni), c'est à partir des travaux de Berlin et Kay (1969), qu'il s'est agi de faire ressortir l'universalisme des termes et des catégories cognitives de couleur à travers la diversité des langues.

Pour rappel, l'étude de Berlin et Kay (B&K) a consisté à questionner des informateurs locuteurs natifs de vingt langues différentes en leur demandant en 1^{er} de citer des termes de couleur puis en 2^e d'identifier sur un nuancier de couleurs la couleur focale et les frontières catégorielles correspondantes pour chacun des termes produits.

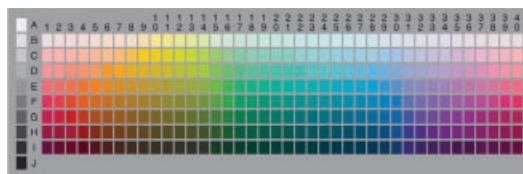


Figure 1. Le nuancier Munsell utilisé dans le cadre du World Color Survey
(Source : Kay *et al.*, 2009)

Parmi les termes produits par leurs informateurs, B&K n'ont retenu que ceux qu'ils qualifient de « basiques » en s'appuyant sur 4 critères :

- ils sont monolexémiques (excluant des mots et expressions de couleur tels que *bleuté*, *couleur paille* ou *la couleur rouille de la vieille chevrolet de ma tante*) ;
- leur signification ne doit pas être incluse dans un autre terme de couleur (excluant *pourpre* ou *écarlate* qui sont des types de rouge pour la plupart des locuteurs francophones) ;
- leur application ne peut être restreinte à un domaine particulier (excluant *blond* par exemple utilisé pour les cheveux, le tabac et la bière !) ;

- ils doivent être psychologiquement saillants, c'est-à-dire faire partie des termes cités en premier, être relativement stables entre les informateurs et les situations (Berlin et Kay, 1969, p. 6 – notre traduction).

À partir de ces données soigneusement sélectionnées, B&K ont montré que les langues étudiées ne différaient que sur le nombre de catégories de couleurs qu'elles distinguent, allant de deux (correspondant à **BLANC – NOIR**¹) à onze catégories (qui correspondent parfaitement aux 11 termes de couleur anglais *white, black, red, green, yellow, blue, brown, purple, pink, orange and grey*). Ils ont également proposé un modèle évolutionniste permettant selon eux de rendre compte de différents stades de complexité de la terminologie des couleurs suivant les langues.

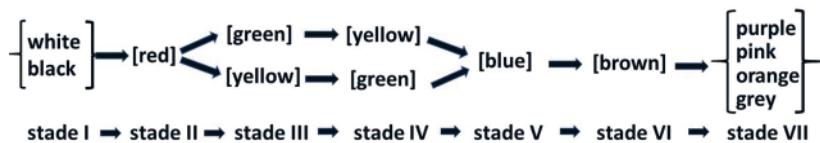


Figure 2. Stades de complexité des terminologies de couleur dans les langues
(source : Berlin, Brent et Kay, 1969)

Remarque : *Les langues du stade 1 ne présentent que 2 catégories BLANC et NOIR. Si les langues ont 3 catégories (stade 2), celles-ci seront toujours BLANC, NOIR et ROUGE, etc.*

Ce paradigme proposé par B&K, et sans cesse réutilisé depuis, a eu et conserve un impact très important en anthropologie, linguistique et psychologie ainsi que dans toutes les sciences cognitives, alors même que les présupposés théoriques sur lesquels reposent ces travaux, la méthodologie employée et l'interprétation des résultats ont été abondamment et sévèrement critiqués au cours des dernières décennies (entre autres par Lucy, 2009 ; Saunders et Van Brakel, 1997 ; Foley, 1997 ; Evans et Levinson, 2009 ; Wierzbicka, 2008 ; Dubois et Cance, 2009).

Outre l'aspect hautement tendancieux de sa dimension évolutionniste, il a été ainsi plusieurs fois reproché à ce modèle de faire le présupposé, fort et très occidentalocentré, de l'universalité du concept de couleur alors même que certaines langues ne possèdent pas de forme lexicale renvoyant spécifiquement au concept de couleur et que d'autres présentent plusieurs formes exprimant des conceptualisations différentes de la couleur. Ainsi Guedou & Coninckx (1986) ont pu montrer qu'en *fon sìmè* (litt. *eau-dans*, correspondant à l'eau

1. Dans l'ensemble de ce texte, les couleurs en petites majuscules (NOIR par exemple) renvoient aux catégories (cognitives) de couleur alors que les formes linguistiques sont en italiques (*noir* en français ou *priye* en palikur).

dans laquelle quelque chose a été trempé) et *hwèkà* (raie ou couleur non unie) rendent compte de deux conceptualisations distinctes de la couleur : soit comme propriété accidentelle, soit comme propriété essentielle de l'objet ou de l'entité qu'elle caractérise.

Par ailleurs, la couleur y est univoquement définie au travers du prisme des sciences physiques et plus particulièrement de la théorie spectrale de la lumière, puisqu'il s'agit de repérer les termes désignant les différentes régions du spectre coloré, caractérisé par les dimensions de teinte, de brillance et de saturation, avec une focalisation particulière sur la teinte. Or certaines langues (comme le *gbaya*) rendent compte des états permanents ou changeants de la lumière alors même qu'elles ne se soucient pas vraiment des teintes (Moñino, 2004). D'autres tels que le *hanunoo* mettent en avant la brillance ou d'autres dimensions comme le caractère sec ou humide des objets colorés (Conklin, 1955).

Ce paradigme repose également sur l'hypothèse d'une sémantique lexicale référentielle dans laquelle chaque langue équivaut à une nomenclature et qui établit un lien direct entre catégories lexicales et catégories cognitives (de couleur).

Parallèlement et en conséquence de ces présupposés théoriques, de nombreux problèmes méthodologiques peuvent également être relevés.

Concernant le matériel expérimental, la « Munsell Chart » ou nuancier de pastilles de couleur Munsell, reprise des travaux de Brown et Lenneberg (1954) par Berlin et Kay, est considérée par ces auteurs comme une reproduction transparente (il y aurait une correspondance totale et évidente entre une expérience du rouge, par exemple des tomates du jardin, du sang qui s'écoule d'une blessure, etc. et les pastilles de couleur rouge dans le nuancier) et universelle (cette correspondance serait partagée par l'ensemble des humains) des couleurs. Ce nuancier est pourtant le résultat d'une longue et lente élaboration technologique et scientifique qui s'inscrit dans une tradition (occidentale) et est basée sur la conception des sciences physiques. Aussi les pastilles de couleur constituant le nuancier doivent-elles être considérées à la fois comme éléments du monde physique et comme signes (iconiques) qui représentent la couleur et ce faisant en constituent une abstraction (sur ce point cf. entre autres Dubois et Cance, 2009). On peut alors questionner la validité et la pertinence de ce matériel pour interroger les pratiques et les expériences sensibles de la couleur dans des cultures ne partageant pas nécessairement une conception et des connaissances techniques et pratiques de la couleur, identiques à celles auxquelles il renvoie. S'il est évident que tout informateur saura donner une interprétation à cet artefact (comme n'importe lequel) et répondre aux chercheurs et chercheuses (entre autres pour tenter de satisfaire leurs attentes), ses réponses rendront-elles compte de son expérience et de sa conceptualisation des couleurs ou bien ne seront-elles qu'un artefact produit par le dispositif expérimental et les connaissances qu'il véhicule ?²

2. Cette question renvoie au concept de « validité écologique » du matériel expérimental et du questionnement introduit en psychologie de la perception visuelle par Gibson (1979) et

On peut également interroger, concernant les instructions et la procédure de questionnement, la validité d'une tâche linguistique focalisée sur la production de termes de couleur pour l'étude de langues dans lesquelles il n'y a pas nécessairement de concept autonome et univoque de couleur.

De plus, la consigne d'élicitation de « termes de couleur »³ et l'exclusion au sein de ces termes de toute forme ne remplissant pas les quatre critères de « basicité » d'un terme de couleur permet sans surprise d'identifier une liste relativement limitée et stable une fois exclus tous les processus linguistiques (morphologiques, syntaxiques, etc.) permettant de construire des désignations de couleur, en contraste avec des tâches qui permettraient de collecter l'ensemble des ressources disponibles pour décrire l'expérience de la couleur.

Enfin concernant les informateurs, l'étude princeps de B&K a consisté à solliciter une vingtaine d'informateurs résidant quasi exclusivement sur la côte ouest américaine. Or il apparaît indispensable de prendre en considération les effets du plurilinguisme et de questionner l'influence du système de dénomination des couleurs dans une autre langue en contact (dans le cas cité l'anglais) sur la conceptualisation des couleurs et sur les réponses données dans leur langue natale.

Il apparaît donc nécessaire de prendre en considération l'ensemble de ces éléments pour étudier les stratégies de dénomination et de désignation des couleurs dans des langues où ce sujet a été peu étudié, et c'est la démarche que nous avons choisie afin d'explorer la question de la couleur en palikur, langue arawak parlée au Brésil et en Guyane française.

Présentation de l'étude

Nos travaux sur l'expression de la couleur en palikur partent du constat que malgré des années de recherches en Guyane française pour l'élaboration d'un dictionnaire palikur-français nous n'avons relevé qu'un nombre restreint de ce que l'on peut appeler « termes de couleur » c'est-à-dire des dénominations stables et consensuelles renvoyant à la dimension colorée d'un objet. Ces termes, plus ou moins équivalents aux français *rouge*, *blanc*, *noir*, *vert ET bleu* et exceptionnellement *jaune*, sont peu présents dans nos corpus alors que les termes désignant des formes ou des textures abondent. Par ailleurs, la plupart des techniques de description des objets utilisent comme caractérisants la forme et la

développé par la suite en psycho-acoustique (Guastavino, 2009) et en linguistique cognitive (Cance, 2009).

3. Sans compter la prédominance d'adjectifs ou de noms de couleur dans les langues indo-européennes qui induit fortement la recherche de telles catégories dans des systèmes linguistiques qui n'en comportent pas nécessairement.

position dans l'espace et très rarement la couleur. Ce constat nous a déterminées à organiser des enquêtes consacrées spécifiquement à l'expression des couleurs en développant des protocoles d'élicitation particuliers et mieux adaptés à notre environnement de recherche. Ces enquêtes ont été menées à Saint-Georges-de-l'Oyapock, en Guyane française, en juin 2015, avec 8 informateurs âgés entre 36 et 70 ans. Le reste des données analysées dans cette étude provient d'enquêtes lexicographiques menées à Saint-Georges-de-l'Oyapock entre 2003 et 2016. Le travail de terrain comprend 15 mois d'observation participante (Saint Georges de l'Oyapock, Régina et Macouria), des entretiens thématiques et des enquêtes ponctuelles en forêt sur le biolexique. Une mission spéciale consacrée à des enquêtes sur l'expression des couleurs en palikur a été menée en juin-juillet 2015 à Saint-Georges-de-l'Oyapock,

Le peuple et la langue palikur

Le peuple palikur occupe aujourd'hui un ensemble de territoires dans l'état d'Amapa au Brésil ainsi qu'en Guyane française mais considère toujours comme terre d'origine le bassin de la rivière Uruauá au Nord de l'Amapa. Depuis la première mention en 1515 par Vincente Yañez Pinzon d'une Costa de Paricuria, l'histoire des Palikur a connu plusieurs vagues de migration entre la Guyane et le Brésil.

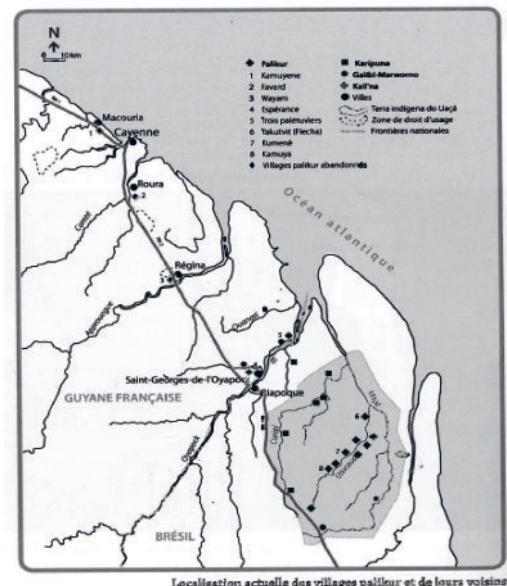


Figure 3. Localisation actuelle des villages palikur
(Source : Grenand *et al.*, 2009, p. 34)

Après une chute démographique brutale au cours du 18^e siècle, en Guyane, tout comme au Brésil, la situation actuelle est de plus en plus encourageante et la population connaît une augmentation constante.

Les Palikur occupent des biotopes relativement similaires dans les deux pays : fleuves et petits cours d'eau, milieux forestiers, mangroves. L'exploitation des savanes inondées a quasiment disparu en Guyane. Les activités traditionnelles encore pratiquées incluent l'agriculture itinérante sur brûlis, qui fournit le manioc, la source principale d'alimentation, la chasse au fusil (essentiellement oiseaux et petit gibier), la pêche en rivière ou en marais, la cueillette (consacrée principalement aux fruits de palmier, comme le *wassai*) et l'artisanat (vannerie, calebasses vernissées et colliers en graines ou perles de verre).

La vie cérémonielle traditionnelle a pratiquement disparu du paysage culturel palikur, tout comme le chamanisme, laissant la place à l'activité de plusieurs églises : l'église catholique, l'église évangélique *Assembleia de Deus*, l'église adventiste et les témoins de Jehova qui influent de manières différentes sur la langue et la culture (Cristinoi et Nemo, 2018).

Malgré des contacts facilités par la faible sécurisation de la frontière franco-brésilienne et encouragés par des actions transfrontalières, les Palikur se retrouvent écartelés entre ces deux pays aux législations très différentes, ce qui a aussi un impact sur la situation linguistique et sur l'évolution de la langue dans les deux espaces. Au Brésil l'accès aux territoires palikur est restreint par la Fondation nationale de l'Indien (Funai)⁴, ce qui diminue largement les situations de contact alors qu'en Guyane la population palikur occupe des zones libres d'accès, ce qui n'est pas sans conséquences sur les possibilités de contact qui influent directement sur la langue. Les locuteurs vivent dans des environnements multilingues : au Brésil, le portugais est la langue officielle, de l'administration, des médias et de l'école mais le palikur est enseigné tout le long du cycle primaire et largement utilisé au sein des noyaux familiaux alors que le karipouna, un créole à base française très proche du créole guyanais est utilisé dans les échanges avec les autres populations. En Guyane, la langue officielle est le français, utilisé dans l'administration, le système éducatif et par les médias, et la langue véhiculaire principale le créole ; le palikur n'est que très peu présent à l'école, à travers le système des médiateurs bilingues, mais reste encore largement présent dans le contexte familial.

La langue, que les locuteurs nomment *parikwaki*, est une langue agglutinante appartenant à la famille arawak. Sa grammaire, décrite par Harold et Diana Green et par Michel Launey, présente l'un des systèmes de classificateurs les plus riches au monde (voir Green, 1994 ; Aikhenvald et Green, 1998 ; et Cristinoi, 2015), incluant des classificateurs numéraux, locatifs, possessifs et verbaux. Dans

4. La Fondation nationale de l'Indien est l'organisme gouvernemental brésilien qui élabore et applique les politiques relatives aux peuples indigènes.

le contexte de cette étude, quelques remarques rappelant le fonctionnement général et les caractéristiques des classificateurs s'imposent. Les classificateurs peuvent être définis comme :

des morphèmes (en nombre relativement important, ce qui les distingue des autres systèmes de classification nominale) associés à un nom, indépendants ou liés, pouvant apparaître à différents endroits dans une phrase, facultatifs dans la plupart des cas et qualifiant toujours le référent d'un nom donné. Les informations qu'ils apportent peuvent concerner des caractéristiques intrinsèques du référent, comme la forme (rond, long, etc.) ou la matière (liquide), des caractéristiques extrinsèques (la relation entre objet et locuteur, le caractère aliénable ou inaliénable du référent) ou encore sur des éléments relevant de la situation d'énonciation. Ils fournissent des détails importants pour l'identification exacte du référent et dans la mesure où les noms ont souvent une valeur générique dans les langues à classificateurs, ils peuvent également fonctionner comme anaphoriques, en caractérisant les référents dans un usage discursif. [Cristinoi, 2007, p. 92]

Les classificateurs verbaux/adjectivaux du palikur, largement présents dans le corpus, apportent généralement des informations relatives à la forme et à la texture des référents désignant les arguments du verbe, mais peuvent également être associés aux adjectifs de couleur, ce qui est particulièrement intéressant pour notre étude. La forme et la texture, éléments fondamentaux du système des classificateurs dans son ensemble et que l'on retrouve aussi dans les stratégies de dénomination, de catégorisation et de description du vivant, se retrouvent ainsi associées à d'autres caractéristiques physiques comme la dimension colorée.

L'expression de la couleur en palikur : du terme *couleur* aux termes de couleur

Les dénominations relatives à la couleur (que nous pouvons raisonnablement appeler termes de couleur) relevées dans les travaux lexicographiques menés entre 2003 et 2015 à travers des entretiens thématiques (avec ou sans utilisation de supports spécifiques, de type nuancier par exemple), de l'observation participante ainsi qu'au cours d'enquêtes portant sur d'autres types d'objets (biolexique) sont relativement peu nombreuses. Tout d'abord, il convient de mentionner que l'élicitation même d'un terme correspondant au mot français *couleur* a été particulièrement compliquée et que la question de l'existence ou non d'un tel terme a été définitivement résolue uniquement lors de notre enquête spécifique consacrée à l'expression de la couleur. Les formes obtenues sont *a-hivak* et *a-tamwa*.

A-hivak (poss.3.neutre – apparence) correspond au français *apparence* et renvoie à la couleur considérée comme caractéristique inhérente ou propriété essentielle d'un objet. Il apparaît souvent dans des structures interrogatives mais son emploi est également possible dans des structures affirmatives accompagné d'un quantitatif comme *kaxima* (beaucoup).

- Hma a-hiwak ? -*
 quel poss.3.neutre-apparence
 Quelle est la couleur (de cet objet) ?
- Kihiywan kaxima a-hivak.*
 œufs de piraroucou beaucoup poss.3.neutre-apparence
 Les œufs de piraroucou ont beaucoup d'apparences/couleurs.

A-tamwa (poss.3.neutre – colorant/teinture/peinture), sert à évoquer une couleur acquise (propriété accidentelle), et apparaît plus souvent dans les corpus précédents et dans les discours des informateurs. D'ailleurs, contrairement au premier, ce terme a été relevé par observation participante. Les deux formes peuvent apparaître simultanément :

- Hma ga-hivak pi-vin ga-tamwa ?*
 quel poss.3.fem-apparence poss.2-maison poss.3.fem-peinture
 Quelle est la couleur des murs de ta maison ?

La présence de ces deux formes qui renvoient à deux conceptions distinctes de la couleur n'est pas sans rappeler ce que Guedou et Coninckx (1986) ont observé en fon avec *sîmè* (similaire à *a-tamwa*) et *hwèkà* (similaire à *a-hivak*).

Les principales formes recensées avant les enquêtes consacrées spécifiquement à l'expression de la couleur sont : *seyne* – blanc, *priye* – noir, *duwē* – rouge, *ayeweye* – bleu et vert⁵ et *kwikwiye* – jaune, doublé d'une forme concurrente, *wawe*. Si l'on s'en tient au modèle de B&K cette configuration relèverait du stade 3. Ces termes apparaissent souvent dans des constructions à classificateurs qui caractérisent la forme de l'objet coloré désigné, comme dans les exemples ci-dessous :

- sey-vit-ye⁶*
 blanc-CL:irreg-m/n.DUR
 objet rond de couleur blanche ou corps blanc
- pri-bet-ye*
 noir-CL:coll-m /n.DUR
 plusieurs petits objets de couleur noire ou objet avec plusieurs tâches de couleur noire
- duu-min-ye*
 rouge-CL:long-m/n.DUR
 objet long de couleur rouge

D'un point de vue sémantique, les termes *seyne* (avec la variante *seye*), *priye*, *duwē* et *ayeweye* et *wawe* ne sont pas motivés, alors que *kwikwiye* renvoie à la couleur (jaune franc) de la fleur d'ébène (*kwik*), mot dont il est dérivé par redoublement. La forme *wawe* est décrite par les informateurs comme *couleur toucoupi*, le toucoupi étant le jus de manioc non filtré dont la couleur peut aller du jaune clair à l'orange

5. Ceci renvoie à la catégorie GRUE (*green + blue*) décrite par Berlin et Kay (1969) présente dans des langues telles que le vietnamien ou le walpiri et qu'on peut traduire en français par VLEU.
 6. Le suffixe *-ye* indique à la fois le genre masculin/neutre et un état durable.

en fonction de la variété de manioc utilisée et du degré d’oxydation. Certains locuteurs, souvent bilingues et en situation de contact avec le français et le créole (langues dans lesquelles la distinction entre bleu et vert est marquée lexicalement) utilisent aussi la construction *ahamna* (feuille) + *classificateur* ou *igiyé* (cru, pas mûr) pour désigner la couleur verte. Une forme *pohē* décrite par les locuteurs comme noir foncé ou « noir comme la suie » a également été relevée.

Parmi les formes citées, *seyne*, *priye*, *duwē* peuvent jouer un rôle caractérisant, permettant de décrire les caractéristiques chromatiques d’un objet, mais également catégorisant, servant comme élément discriminateur entre les éléments d’une même classe. On les retrouve dans la dénomination d’espèces végétales (surtout les arbres) ou animales (oiseaux, poissons ou insectes) où ils servent à opérer des distinctions entre deux ou plusieurs espèces appartenant au même genre.

Les termes qui apparaissent le plus souvent dans ce contexte sont *seyne* et *priye*, et la distinction qu’ils permettent d’opérer concerne plutôt un contraste *clair-foncé*. Une opposition *seyne*, *duwē* et *priye* est utilisée pour évoquer les différents stades de maturité du bois en tant que matière première. D’autres formes caractérisant davantage des motifs que des couleurs ont pu être relevées. Celles-ci figurent exclusivement dans des constructions à classificateurs :

kasisi-min-ye
fourmi-CL :long-m/n.DUR
bigarré, tacheté, multicolore

tikitki-min-ye
jacana⁷-CL :long-m/n.DUR
à points

bukibgi-min-ye
couper-CL :long-m/n.DUR
rayé.

Les termes illustrent une fois de plus l’esprit géométrique qui gouverne la langue palikur.

Cet inventaire succinct de formes linguistiques consacrées spécifiquement à l’expression de la couleur témoigne de l’intérêt d’élaborer des protocoles particuliers reposant sur des principes qui dépassent la tradition installée depuis B&K et répondent davantage aux besoins d’une linguistique située.

Méthodologie de l’enquête

Nous avons donc développé et testé de nouveaux protocoles prenant en compte les caractéristiques morphosémantiques du palikur (notamment le lien étroit entre l’expression de la couleur et de la forme à travers les

7. Le jacana est un oiseau qui vit dans les marais.

différents types de classificateurs), et plus « écologiquement valides », c'est-à-dire adaptés à l'environnement linguistique, culturel et géographique des informateurs.

La tâche d'élicitation de termes de couleur puis de pointage et cerclage des couleurs correspondantes sur un nuancier de pastilles colorées a été remplacée par une tâche de description (centrée sur la couleur) de photographies (protocole 1) et d'objets divers (protocole 2) familiers de nos informateurs. Cette tâche expérimentale et provoquée induit la production de formes lexicales de couleur de tout type (termes et expressions de couleur) en lien avec un contexte signifiant pour les informateurs. À la différence du protocole de B&K qui s'inscrit clairement dans une démarche sémasiologique, notre démarche est autant sémasiologique qu'onomasiologique.

Matériel expérimental

Protocole 1 : Description de photographies

46 photographies numériques sont successivement présentées sur un écran d'ordinateur (en format plein écran) à chaque informateur avec pour simple consigne de les décrire, en insistant spécifiquement sur les couleurs.

Les photographies, presque toutes prises en forêt dans la région de Saint George de l'Oyapock, ont été sélectionnées de manière à offrir aux sujets une diversité d'espèces, de formes et bien évidemment de couleurs et sont presque tous familières⁸ des informateurs palikur avec lesquels nous avons travaillé.

Elles représentent le plus souvent des spécimens de la faune et flore comme l'attestent en annexe les figures 4 et 5.

Protocole 2 : Description d'objets

Lors du second protocole la tâche des informateurs est de décrire chacun des objets (80 au total) qui leur sont successivement présentés. La collection d'objets a été élaborée de manière à offrir une diversité de couleurs, de formes⁹, de matières/textures, mais aussi d'usages.

On trouve ainsi des objets naturels (fruits du palmier bâche, spathe de maripa, etc.) (fig. 6, en annexe) plus ou moins transformés (bois, miel, huile,

8. Quelques photographies d'espèces non familières mais similaires à celles connues ont également été sélectionnées afin d'éviter que la tâche ne se limite à une simple identification et de proposer quelques couleurs un peu différentes de celles rencontrées habituellement.

9. Il a ainsi fallu sélectionner des objets représentatifs de toutes les formes encodées dans les classificateurs palikur (objets ronds / irréguliers, longs, plats, collectif, perles).

épices, etc.), et des objets artefactuels issus de l'environnement des palikur parmi lesquels quelques produits artisanaux de la culture palikur (bijoux en graines et plumes) (fig. 7, en annexe) ; et une quantité importante de produits manufacturés se caractérisant par leur couleur (parapluie, tapis multicolore) et possédant parfois une visée colorante (feutres, vernis, paillettes, etc.) (fig. 8, en annexe).

Un autre intérêt de certains de ces objets manufacturés est qu'ils permettent de proposer des séries d'objets ne variant que par leur couleur (couteaux à manche colorés, perles pour cheveux, vernis à ongles, feutres, etc.), dans un mimétisme (partiel) avec le dispositif classiquement utilisé de nuancier présentant des pastilles ne variant que sur la teinte, l'intensité et la saturation.

Informateurs

Huit informateurs (6 hommes, 2 femmes) âgés de 36 à 70 ans ont participé à l'étude. Quatre informateurs ont réalisé le protocole photos, six informateurs le protocole objets. Parmi ces six informateurs, seuls deux d'entre eux ont décrit l'intégralité des objets. Ils font également partie des informateurs qui ont passé les deux protocoles.

Consignes

Pour chaque protocole, la consigne consistait à demander aux informateurs de décrire la photographie / l'objet présenté : *Awna amin ini ahivak Hma ahivak ?* (*Quelle est l'apparence de cet objet ?*).

Avant de commencer, il leur était demandé de prêter attention aux couleurs. Cependant, les couleurs n'étant pas toujours mentionnées dans la première partie de la description¹⁰, une relance spécifique était parfois nécessaire pour les premiers objets / photos présentés. Celle-ci était effectuée en palikur (avec les difficultés auxquelles on pouvait s'attendre au vu de l'absence d'un correspondant équivalent à *couleur* en palikur) et/ou en français suivant l'informateur et suivant la chercheure.

Passation des protocoles

Les expériences ont été menées à Saint Georges de l'Oyapock, parfois dans les locaux du CNRS, parfois sur le lieu d'habitation des informateurs dans les villages Esperance 1 et 2. Certaines séances se sont déroulées avec un seul informateur, d'autres ont été

10. Nous reviendrons plus tard sur cette première observation qui est fondamentale et qui vient étayer l'hypothèse que les Palikur ne prêtent que peu d'attention aux caractéristiques de couleur, en tous les cas que celles-ci ne sont certainement pas les plus saillantes et pertinentes quand il s'agit de décrire et d'identifier un objet ou une entité.

collectives. Les deux protocoles exploratoires, très riches, ont nécessité de très longues sessions (en moyenne 3 heures par protocole souvent réalisé en plusieurs fois).

Nous attirons l'attention ici sur la nécessité d'adaptation et de souplesse requise pour une enquête de terrain en comparaison avec la passation de protocoles souvent pensés, élaborés pour être passés en laboratoire avec des participants (étudiants) très disponibles. Sur le terrain il faut nécessairement parfois procéder à des aménagements du protocole comme par exemple accepter que celui-ci soit réalisé collectivement (pour motiver ou parce qu'il faut s'occuper des enfants en même temps, entre autres), ou qu'il ne soit pas réalisé entièrement, pour pouvoir mobiliser certains des informateurs. De plus, il faut également être vigilant quant aux conditions de passation de l'expérience en termes d'ergonomie : en cas d'utilisation d'un écran, s'assurer de conditions de luminosité correctes sans trop de reflets, vérifier que les informateurs n'ont pas de problème spécifique d'acuité visuelle, etc.

Collecte des données

Chaque séance a fait l'objet de prises de notes et a été enregistrée en audio-numérique, la prise de photographies venant compléter la documentation de l'étude. Les enregistrements ont ensuite été transcrits avec le logiciel Transcriber.

Résultats

La passation des deux protocoles décrits *supra* a permis de collecter 655 références aux couleurs qui peuvent être réparties en trois grandes catégories :

1. « termes » ou dénominations de couleur, dont l'utilisation est plutôt régulière et consensuelle ;
2. expressions métonymiques ;
3. emprunts.

Termes de couleur

Douze formes qui pourraient être qualifiées de « termes de couleur » ont été identifiées lors de l'enquête : *priye/o* (noir), *pohē* (noir foncé), *seye, seyne/o* (blanc), *wasew* (pâle), *duwē/ō* (rouge), *ayeweye/o* (bleu/vert), *kwikwiye/o* (jaune fleur d'ébène), *wawe/wawuye* (jaune toucoupi), *amuwe* (rougeâtre), *huwiye* (brillant), *hwewehe* (transparent) et *kasavuye/o* (marron transparent, couleur de l'eau). Ces termes figurent dans le corpus soit sous une forme simple, accompagnée parfois d'un suffixe indiquant un état ou une propriété qui sert également à marquer le genre, soit insérés dans des constructions à classificateurs, soit dans d'autres constructions syntaxiques, accompagnés d'un atténuateur en palikur, français ou créole : *aynesa* (un peu), *nopsisa* (petit), *dimi/demi*, presque ou encore d'une

structure comparative *ka bante hawata ke* (presque comme) ou presque comme. Les occurrences des différentes formes des principaux termes répertoriés dans les deux protocoles seront présentées et discutées à l'aide des tableaux ci-dessous (* dans les tableaux correspondent aux occurrences protocole).

Tableau 1. Formes construites sur la base *pri-*

| BASE PRI- | | | |
|--|-------------------------------|-----------|-----------|
| Terme palikur et glose | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>pri-ye/o</i> | NOIR | 26 | 12 |
| | MARRON | 5 | 5 |
| | GRIS | 6 | 1 |
| | VERT | | 1 |
| Construction à classificateur | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>pri-bdi-ye</i> noir-CL :coll-m/n.DUR | GRIS | 1 | |
| | VERT | | 1 |
| | VIOLET | 1 | |
| <i>pri-bet-ye</i> noir-CL :coll-m/n.DUR | NOIR | | 1 |
| | GRIS | 1 | 3 |
| <i>pri-bo-ye/o</i> noir-CL :plat-m.n/f.DUR | NOIR | 2 | |
| | MARRON | 1 | |
| | GRIS | 1 | |
| <i>pri-buk-ye/o</i> noir-CL :perle-m.n/f.DUR | NOIR | 1 | |
| | GRIS | | 1 |
| <i>pri-pti-ye/o</i> noir-CL :irreg-m/n/f.DUR | GRIS | | 2 |
| <i>pri-min-ye</i> noir-CL :long-m/n.DUR | NOIR | | 1 |
| | GRIS | 1 | 1 |
| | MARRON | 1 | |
| Autre construction | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>demi pri-ye</i> demi noir- m/n.DUR | GRIS | 1 | |
| <i>aynesa pri-bdi-ye</i> un peu noir-CL :coll-m/n.DUR | GRIS | 1 | |
| <i>pri-vit-e aynesa</i> noir-CL :irreg-m/n/f.DUR un peu | MARRON | 1 | |
| <i>pri-ye nopsis</i> noir- m/n.DUR petit | MARRON | 1 | |
| <i>pri-pti-ye/o</i> noir-CL :irreg-m.n/f.DUR | NOIR | 4 | |
| | GRIS | 1 | |
| | MARRON | 1 | |
| <i>pri-vit-ye</i> noir-CL :irreg-m/n/f.DUR | NOIR | 1 | |
| | MARRON | 1 | |

Le tableau montre que les formes construites autour de la base *pri-* peuvent être utilisées pour décrire à des couleurs comme le NOIR, le GRIS et le MARRON, et exceptionnellement le VERT et le VIOLET. Le nombre d'occurrences du terme sans classificateur pour désigner le NOIR franc montre que cette structure est préférée dans les cas où il n'y a pas d'ambiguïté sur la couleur alors que la fréquence des autres constructions pour désigner le GRIS ou le MARRON tendent à montrer qu'il y a un lien entre l'utilisation d'une construction complexe et la désignation d'une autre couleur que le NOIR. Les classificateurs rajoutent, certes, des précisions sur la forme de l'objet décrit mais semblent également jouer un rôle dans l'expression de la couleur, c'est-à-dire dans la désignation de teintes pour lesquelles nous n'avons pas répertorié de termes spécifiques.

Tableau 2. Formes construites sur la base *pū-*

| BASE <i>pū-</i> | | | |
|--|------------------------|----|----|
| Terme palikur et glose | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>Pū</i> | NOIR | 1 | |
| <i>po-hē</i> noir- m.n/fDUR | NOIR | 8 | |
| | GRIS | 2 | |
| | MARRON | 3 | |
| Construction à classificateur | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>puhi-pti-ye</i> noir-CL :irreg-m/n/f.DUR | GRIS | | 1 |
| <i>puhi-bdi-te</i> noir- CL:coll-approximatif | NOIR | 1 | |
| <i>puhi-mni-ye</i> noir-CL :long-m/n.DUR | MARRON | 1 | |
| <i>puhi-pi-yo</i> noir- CL:irreg-f.DUR | NOIR | 2 | |
| <i>puhi-pti-ye</i> noir-CL :irreg-m/n/f.DUR | MARRON | 1 | |
| Autre construction | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>aynesa pohē</i> un peu noir- m.n/fDUR | NOIR | 1 | |

Les termes *pū* et *pohē* sont décrits par les locuteurs comme des NOIRS très profonds, mais le corpus montre qu'ils peuvent également être utilisés pour renvoyer au MARRON et au GRIS. Le champ d'utilisation de ce terme semble confiné quasi-exclusivement au protocole 1.

Tableau 3. Formes construites sur la base *sey-*

| BASE SEY- | | Couleur correspondante | 1* | 2* |
|---|------------------------|------------------------|----|----|
| Terme palikur et glose | | | | |
| <i>se-ye</i> blanc- m/n.DUR | BLANC | 6 | | |
| | GRIS | | | 1 |
| <i>sey-ne/no</i> blanc-m.n/f.DUR | BLANC | 13 | 1 | |
| | JAUNE | | 4 | |
| | GRIS | | 5 | 2 |
| | MARRON | | | 2 |
| Construction à classificateur | Couleur correspondante | 1* | 2* | |
| <i>sey-bet-ye</i> blanc-CL :coll-m/n.DUR | BLANC | 1 | | |
| | GRIS | | 1 | |
| | MARRON | | 1 | |
| <i>sey-bo-ye</i> blanc-CL :plat-m/n.DUR | JAUNE | 2 | | |
| | GRIS | | 2 | |
| | ROSE | | 1 | |
| <i>sey-buk-yo</i> blanc-CL :perle-F.DUR | JAUNE | | | 1 |
| <i>sey-min-ye</i> blanc-CL :long-m/n.DUR | BLANC | 1 | | |
| | GRIS | | 1 | |
| | MARRON | | 1 | |
| <i>sey-vit-(y)e/o</i> blanc-CL :irreg-m.n/f.DUR | JAUNE | 3 | 1 | |
| | GRIS | | 3 | |
| | MARRON | | 2 | 5 |
| | ROSE | | | 1 |
| <i>si-sey-vit-yo</i> ? - blanc-CL :irreg-f.DUR | GRIS | 1 | | |
| Autre construction | Couleur correspondante | 1* | 2* | |
| <i>aynesa seyboye</i> un peu blanc-CL :plat-f.DUR | BLANC | 1 | | |
| | ROSE | | | 1 |
| <i>demi seyboye</i> demi blanc-CL :plat-m/n.DUR | JAUNE | 1 | | |
| <i>demi sey-min—ye</i> demi blanc-CL :long-m/n.DUR | GRIS | 1 | | |

Les termes simples formés sur la base *sey-* (*seye*, *seyne*) s'appliquent essentiellement au BLANC mais aussi au GRIS, au JAUNE et parfois au MARRON CLAIR. En revanche, les constructions à classificateurs et les autres constructions sont employées d'une manière presque exclusive pour la désignation de teintes autres que le BLANC, telles que le JAUNE, le ROSE, le GRIS et le MARRON clairs.

Le schéma ci-dessous illustre la distribution de ces formes *seyne* – *priye* + *pohē* quant aux couleurs qu'elles caractérisent :

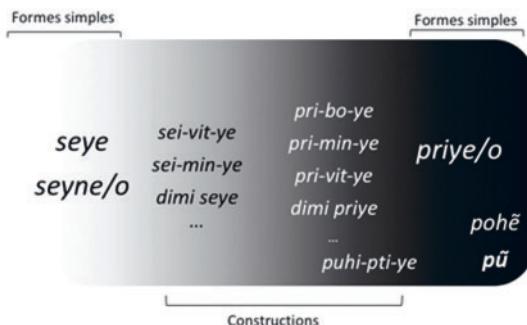


Figure 9. Distribution de seyne-priye-pohē et couleurs associées

La présence et la distribution de ces termes sur un continuum permet de formuler l'hypothèse que la distinction lexicalisée en palikur serait de type *clair* – *foncé*, renvoyant donc à la LUMINOSITÉ, plutôt qu'à la simple opposition entre les teintes BLANC – NOIR, même si ces termes peuvent en effet être utilisées également pour désigner (par spécialisation) le BLANC et le NOIR. Les exemples montrent également une tendance à désigner les couleurs franches (NOIR, BLANC) à travers des formes simples alors que les constructions plus complexes servent à évoquer les différentes nuances claires ou foncées de GRIS, de MARRON et de BEIGE (voir même JAUNE et ROSE).

Tableau 4. Formes construites sur la base *duwē*

| BASE DUWĒ | | | |
|--|-------------------------------|-----------|-----------|
| Terme palikur et glose | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>duwē/ō</i> rouge | ROUGE | 29 | 13 |
| | Rose | 6 | |
| | Orange | 3 | |
| | Marron | 2 | 1 |
| Construction à classificateur | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>duu-bet-ye</i> rouge-CL :coll-m/n.DUR un peu | ROSE | 1 | |
| | ORANGE | 1 | |
| | MARRON | | 1 |
| | VIOLET | 1 | |
| <i>duu-buk-ye</i> rouge-CL :perle-m/n./f.DUR | ROUGE | | 1 |
| | ROSE | | 2 |
| <i>duu-bo</i> rouge-CL :plat | VIOLET | 1 | |
| <i>duu-bo-ye/o</i> rouge-CL :plat-m/n./f.DUR | ROUGE | 3 | |

| | | | |
|---|-------------------------------|-----------|-----------|
| | MARRON | 2 | |
| | ORANGE | 1 | |
| <i>duu-min-ye</i> rouge-CL :long-m/n./f.DUR | ROUGE | 1 | |
| | ROSE | | 1 |
| | MARRON | | 1 |
| <i>duu-vit-ye/o duu-pti-ye/o</i> rouge-CL :irreg-m/n.DUR | ROUGE | 5 | 1 |
| | ROSE | 3 | |
| | ORANGE | 2 | |
| | MARRON | 5 | 4 |
| | VIOLET | 2 | |
| Autre construction | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>aynesa duwē</i> un peu rouge | ORANGE | 1 | 1 |
| | MARRON | | 1 |
| <i>demi duwē</i> demi rouge | MARRON | 1 | |
| <i>ka bante hawata ke duwē-me</i> presque pareil que rouge | ROSE | 1 | |
| <i>ka duwē-ma</i> non rouge-non | ROSE | 1 | |
| <i>presque duwē</i> presque rouge | ROUGE | 1 | |
| <i>aynesa duuvitye</i> un peu rouge-CL :irreg-m/n.DUR | ROSE | | 1 |
| <i>dimi duu-min-ye</i> rouge-CL :long-m/n./f.DUR | ROUGE | 1 | |
| <i>dimi duu-vit-(e)</i> demi rouge-CL :irreg-m/n.DUR | ROUGE | 1 | |
| <i>duu-bet-ye aynesa</i> rouge-CL :coll-m/n.DUR un peu | MARRON | 1 | |
| <i>duu-vit-ye aynesawa</i> rouge-CL :irreg-m/n.DUR un peu | ROUGE | 1 | |

Les formes construites sur cette base servent à décrire des teintes comme le ROUGE (désigné presque toujours par la forme simple, comme en atteste la figure 10 (en annexe), le rose, l'orange, le violet et le marron et comme le montre la figure 11 (en annexe).

Une fois de plus, l'emploi des constructions complexes semble être globalement réservé à des teintes autres que le ROUGE franc et on constate que la base peut être associée à des classificateurs de forme très variés. On remarque également l'apparition d'une construction négative *ka duwē-ma* (nég-rouge-nég) pour désigner le ROSE (fuschia de la fleur d'hibiscus dans la bouche de l'iguane, cf. fig. 11, en annexe).

Tableau 5. Formes construites sur la base ayewe

| BASE AYEWE- | | | |
|--|------------------------|----|----|
| Terme palikur et glose | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>ayewe-ye/o</i> vleu- m.n/f.DUR | VERT | 11 | 12 |
| | BLEU | 8 | 6 |
| | VIOLET | 1 | |
| <i>ayewe-hē</i> vleu-ETAT | VERT | 4 | 1 |
| | BLEU | 2 | |
| | GRIS | 2 | |
| Construction à classificateur | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>ayewe-bet-ye</i> vleu-CL :coll-m/n.DUR | VERT | | 1 |
| <i>ayew-bo-ye/o</i> vleu-CL :plat-m.n/f.DUR | BLEU | 2 | |
| | VERT | 2 | 1 |
| | VIOLET | 1 | |
| <i>ayewe-bulk-ye</i> vleu-CL :perle-m/n.DUR | VERT | | 3 |
| | VIOLET | | 1 |
| <i>ayewe-duk-ye</i> vleu-CL :dos-m/n.DUR | VERT | | 1 |
| <i>ayewe-pti-ye/o</i> vleu-CL :irreg-m/n/f.DUR | BLEU | 1 | 2 |
| | VERT | 2 | |
| | VIOLET | 1 | |
| Autre construction | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>aynesa ayewe</i> un peu vleu | BLEU | 1 | 2 |
| | VERT | 1 | |
| <i>aynesa ayewe-hē</i> un peu vleu-ETAT | VIOLET | | 1 |
| <i>ayewe-bo aynesa</i> vleu-CL :plat-m/n.DUR un peu | BLEU | 1 | |
| <i>demi ayewe-bo</i> vleu-CL :plat <i>demi ayewe-bo-ye</i> vleu-CL :plat-m/n.DUR | VIOLET | 2 | |
| <i>demi ayewe-mni-ye</i> demi vleu-CL:long-m/n.DUR | VERT | 1 | |
| <i>ayewe cun ahamna-be</i> vleu comme feuille-comme | VERT | | 1 |

Le terme *ayewe* avec sa variante *ayewe hē* est utilisé majoritairement pour désigner le VERT et le BLEU, avec une préférence pour le VERT comme le montre le tableau ci-dessus. La forme simple peut renvoyer également à VIOLET ou GRIS, tout comme les constructions complexes, et les occurrences sont uniformément distribuées entre les deux protocoles. Lorsque les locuteurs souhaitent opérer une distinction claire entre le VERT et le BLEU (c'est souvent le cas pour les locuteurs parlant au moins une autre langue où la distinction est présente) ils

ont recours à des stratégies métonymiques ou à des comparaisons comme le montre le dernier exemple du tableau *ayewe ye cun ahamna-be* (vleu comme feuille) utilisé pour évoquer le VERT.

Tableau 6. Formes construites sur la base waw-

| BASE WAW- | | | | |
|--|-------------------------------|-----------|-----------|--|
| Terme palikur et glose | Couleur correspondante | 1* | 2* | |
| <i>wawe</i> jaune | JAUNE | 2 | | |
| <i>wawu-ye/o</i> jaune- m/n/f.DUR | JAUNE | 19 | 4 | |
| | ORANGE | 5 | 1 | |
| | VERT | 2 | | |
| | MARRON | 1 | 1 | |
| Construction à classificateur | Couleur correspondante | 1* | 2* | |
| <i>waw-bet-ye</i> jaune-CL :coll- m/n.DUR | ORANGE | 3 | 1 | |
| | MARRON | 1 | | |
| | JAUNE | | 1 | |
| <i>waw-bo-ye</i> jaune-CL :plat- m/n.DUR | ORANGE | 2 | | |
| <i>waw-min-ye</i> jaune-CL :long- m/n.DUR - | ORANGE | 1 | | |
| | MARRON | 1 | | |
| <i>waw-vit-ye/ waw-pit-e</i> jaune-CL/ :irreg-m/n.DUR | JAUNE | 2 | | |
| | ORANGE | 2 | | |
| | VERT | 1 | | |
| <i>aynesa waw-bet-ye</i> un peu jaune-CL :coll- m/n.DUR | VERT | | 1 | |
| <i>aynesa waw-bo-ye</i> un peu jaune- CL :plat-m/n.DUR | JAUNE | | 1 | |
| <i>dimi wawboye</i> | ORANGE | 1 | | |
| <i>dimi waw-vit-ye</i> demi jaune-CL :plat- m/n.DUR | ORANGE | 1 | | |
| <i>nopsisa wawu-ye</i> petit jaune- m/n.DUR | JAUNE | 1 | | |
| <i>waw-vit-e aynesa</i> jaune-CL :irreg- m/n.DUR un peu | | 1 | | |

Le terme *wawe* avec sa variante *wawuye* renvoie principalement à la teinte JAUNE, comme indiqué par le tableau (et surtout pour le protocole 1), mais peut également servir à désigner des teintes comme l'ORANGE, le VERT CLAIR ou le MARRON. Là encore, les constructions complexes sont davantage utilisées pour des couleurs autres que le JAUNE.

Tableau 7. Formes construites sur la base *kwikwi-*

| BASE KWIKWI- | | | | |
|---|------------------------|----|----|--|
| Terme palikur et glose | Couleur correspondante | 1* | 2* | |
| <i>kwikwi-ye/o</i> jaune fleur d'ebène- m/n/f.DUR | JAUNE | 8 | 7 | |
| | ORANGE | 2 | | |
| | MARRON | 1 | 1 | |
| Construction à classificateur | Couleur correspondante | 1* | 2* | |
| <i>kwikwi-bo-yo</i> jaune fleur d'ebène- CL :plat-f.DUR | JAUNE | 1 | | |
| <i>kwikwi-buk-ye</i> jaune fleur d'ebène- CL:perle-m/n/f.DUR | JAUNE | | 1 | |
| Autre construction | Couleur correspondante | 1* | 2* | |
| <i>aynesa kwikwiye</i> un peu jaune fleur d'ebène- m/n.DUR | JAUNE | 1 | | |
| <i>demi kwikwiye</i> demi jaune fleur d'ebène- m/n.DUR | JAUNE | 1 | | |
| <i>presque comme kwikwiye</i> presque comme jaune fleur d'ebène- m/n.DUR | ORANGE | 1 | | |

Les formes simples ou les constructions complexes autour de *kwikwiye* gravitent largement autour de JAUNE, décrivant seulement de façon accidentelle des objets marron ou orange. La différence de distribution entre les deux formes ci-dessus pourrait trouver une explication dans le fait que la couleur focale de *kwikwiye* renvoie à un référent stable (la fleur d'ebène) alors que le référent prototypique de *wawe* est quant à lui changeant, la couleur du jus de manioc pouvant aller du JAUNE CLAIR à l'ORANGE.

Tableau 8. Formes construites sur la base *wasew-*

| BASE WASEW- | | | | |
|---|---|------|----|--|
| Construction à classificateur | Couleur correspondante | 1* | 2* | |
| <i>wasew-vit-ye/o</i> pâle-CL :irreg-m.n/f.DUR | ORANGE | | 1 | |
| | ROSE | | 1 | |
| | JAUNE | | 1 | |
| <i>Autre construction</i> | MARRON | | 1 | |
| | <i>aynesa wasew-vit-ye</i> un peu pâle-CL :irreg-m/n.DUR | GRIS | 1 | |
| | | | | |

La forme *wasew* n'a jamais été rencontrée sans classificateurs. Ses occurrences concernent essentiellement le protocole 2 et elle renvoie à l'état pâle de quelque chose. Dans notre corpus elle a été utilisée pour décrire l'ORANGE, le ROSE, le

JAUNE, le MARRON CLAIR et le GRIS. La présence de ce terme spécifique tendrait à soutenir l'hypothèse selon laquelle le palikur a tendance à marquer des contrastes de luminosité de type clair-foncé plutôt qu'à favoriser les contrastes de teinte.

Tableau 9. Formes construites sur la base *hwewe-*

| BASE HWEEWE- | | | |
|---|------------------------|----|----|
| Terme palikur et glose | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>hwewe-ye</i> transparent- m/n.DUR | BLANC | 1 | |
| | JAUNE | | 2 |
| <i>hwewe-hē</i> transparent-ETAT | JAUNE | | 1 |
| Construction à classificateur | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>hwewe-buk-yo</i> transparent -CL :perle-f. DUR | JAUNE | | 1 |
| Autre construction | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>hwewe-ye akak</i> transparent- m/n.DUR avec | MARRON | | |

Tableau 10. Formes construites sur la base *kasavu-*

| BASE KASAVU- | | | |
|--|------------------------|----|----|
| Construction à classificateur | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>kasavu-we-ye</i> marron transparent-CL :liquide- m/n. DUR | JAUNE | | 1 |
| <i>kasavu-pti-ye</i> marron transparent ¹¹ -CL :irreg- m/n.DUR | MARRON | 1 | |
| Autre construction | Couleur correspondante | 1* | 2* |
| <i>aynesa kasavu-bo-ye</i> marron transparent-CL :irreg- m/n.DUR | MARRON | 1 | |

Les formes *hweweye* et *kasavuye* renvoient à l'idée de transparence, avec encore une fois un contraste clair-foncé entre les deux, comme le montrent d'ailleurs les occurrences dans le corpus : *hweweye* est plutôt utilisé pour décrire le transparent clair (blanc, jaune ou exceptionnellement marron parce que la structure *hweweye akak* est suivie d'une précision) alors que *kasavuye* désigne plutôt le transparent foncé (jaune, marron), son référent prototypique étant l'eau, qui, dans les régions tropicales, même lorsqu'elle est limpide, a une teinte rougeâtre ou marron.

11. Couleur de l'eau (limpide et marron).

L'analyse des résultats montre également que les formes sans classificateur ont tendance à renvoyer à des teintes franches : BLANC, NOIR, ROUGE, JAUNE alors que les constructions à classificateurs sont utilisées là où le terme spécifique manque dans la langue pour décrire une couleur, ce qui nous amènera à nous interroger sur le rôle sémantique de ces classificateurs.

Le corpus présente également des situations où plusieurs termes de couleur peuvent se trouver associés: *kwikwiyo kasavu-yo* (jaune fleur d'ebène transparent foncé) et *ayeweeye kasavu-pti-ye* (vleu transparent foncé). On répertorie aussi certaines hésitations entre deux termes : *ayewe-buk-yo presque ivūhiya-buk-yo* (vleu presque indigo), *ayewe-bet-ye, ivūhiyet-bet-ye* (vleu, indigo), *priye/ivuhiyet-be* (noir comme indigo) pour désigner le bleu ou *seye, dimi waw-bo-ye aynesa* (blanc, un peu demi jaune), *seyne, wawu-ye* (blanc, jaune) pour décrire des objets jaunes, qui montrent à la fois une tentative de nommer les couleurs avec plus de précision et la difficulté d'associer un terme existant à une teinte précise. Ces deux éléments - la recherche de précision et la difficulté de trouver une expression linguistique adéquate pour désigner une teinte précise – motivent également le recours à l'ensemble des stratégies métonymiques décrites ci-après.

Expressions métonymiques (« prototypique »)

Le grand nombre de teintes et d'objets présents dans les protocoles ont poussé les informateurs à trouver des stratégies alternatives de désignation afin de proposer des distinctions linguistiques pour la description des objets en termes de couleur. La stratégie alternative la plus utilisée a été le recours à des métonymies basées sur la ressemblance de couleur et parfois de forme entre l'objet à décrire et un autre objet de l'univers des locuteurs. Les éléments servant de base au transfert métonymique peuvent être classés en trois catégories : végétaux (arbres, fruits ou plantes dont l'usage est répandu), animaux (poissons, insectes, oiseaux ou parfois mammifères, en fonction de l'environnement où évoluent les locuteurs et qu'ils exploitent habituellement), des substances fréquemment utilisées (comme le jus de manioc ou le miel), d'autres éléments naturels (comme le ciel ou la nuit) et des adjectifs employés habituellement pour désigner d'autres types de propriétés comme le degré de maturité ou la teneur en eau. Le tableau qui inventorie l'ensemble de ces éléments a été repris de Cristinoi & Cance (2018).

Tableau 11. Classification des expressions métonymiques de couleur (« prototypique »)

| Légende tableau CC = Couleur correspondante ON = Occurrence nue OC = Occurrence avec classificateur OA = Occurrence autres structures syntaxiques | | | | | | |
|---|---|-------------------------------|----|----|----|-------|
| Forme métonymique | Traduction/ référent | CC | ON | OC | OA | TOTAL |
| VEGETAL | | | | | | |
| <i>ahamna</i> | feuille | VERT | | 1 | 1 | 2 |
| <i>arak</i> | arbre spp. <i>Myrcia subsessilis</i> <i>Eugenia mimus</i> | ROUGE, VIOLET | | 3 | | 3 |
| <i>ivūhiyat</i> | <i>Indigofera tinctoria</i> | BLEU | 1 | 12 | 1 | 14 |
| <i>uwas</i> ¹² | orange | ORANGE | | 1 | 1 | 2 |
| <i>was</i> | palmier wassai <i>Euterpe oleracea</i> | VIOLET, MARRON | | 9 | 3 | 12 |
| <i>wen</i> | arbre sp <i>Ocotea guianensis</i> | BLANC, GRIS | | 1 | | 1 |
| ANIMAL | | | | | | |
| <i>abahwa</i> | poisson sp. <i>Crenicichla johanna</i> | ROSE | | | 1 | 1 |
| <i>araswa(yan)</i> | œufs de poisson <i>Chaetobranchus flavesiens</i> | VERT | 1 | 2 | 1 | 4 |
| <i>inamyan</i> | œufs de perdrix <i>Tinamus major</i> | VERT / BLEU ? | 2 | 1 | | 3 |
| <i>hew</i> | oiseau sp. <i>Opisthocomus hoazin</i> | GRIS | | 1 | | 1 |
| <i>im gasanine</i> | fiel de poisson | VERT | 1 | | | 1 |
| <i>karewyan</i> | œufs de poisson <i>Hoplosternum littorale</i> | DORÉ | | 1 | | 1 |
| <i>kasis</i> | fourmi | BIGARRÉ | | 20 | | 20 |
| <i>kayku</i> | biche <i>Mazama nemorivaga</i> | MARRON | | 1 | | 1 |
| <i>kihiwi</i> | poisson sp. piraroucou <i>Arapaima gigas</i> | MULTICOLORE | | 1 | | 1 |
| <i>laswa</i> | Morpho adonis | BLEU | 1 | | | 1 |
| <i>suwiwu(yan)</i> | perdrix (œufs) <i>Crypturellus soui</i> | VIOLET | | 2 | | 2 |
| <i>tikitki</i> | oiseau sp. <i>Jacana jacana</i> | AVEC DES TÂCHES ET DES POINTS | | 12 | | 12 |
| <i>tirayan</i> | œufs de poisson <i>Nannacara aureocephalus</i> | ROSE | 1 | | | 1 |
| <i>utayan</i> | œufs de poisson <i>Crenicichla saxatilis</i> | ROUGE | 1 | 2 | | 3 |
| <i>uvumwri</i> | poisson sp. <i>Arius proops</i> | GRIS | | 1 | | 1 |
| <i>wakayan</i> | œufs de poisson <i>Chaetobranchus flavesiens</i> | JAUNE | | 2 | | 2 |
| AUTRES SUBSTANCES | | | | | | |
| <i>ahayak</i> | miel | JAUNE | | 1 | | 1 |
| <i>kahaw</i> | jus de manioc | JAUNE | | | 1 | 1 |

12. L'utilisation d'*uwas* ici peut être considérée comme un calque sémantique par rapport au français.

| AUTRES ELEMENTS NATURELS | | | | | | |
|---|--------------|--------------|----|---|--|---|
| <i>en</i> | ciel | BLEU | | 1 | | 1 |
| <i>misanbi</i> | nuit | NOIR | | 1 | | 1 |
| ADJECTIFS DESIGNANT D'AUTRES PROPRIETES | | | | | | |
| <i>hūhuvyo</i> | sec | MARRON | 3 | | | 3 |
| <i>igiye</i> | pas mûr, cru | VERT | 13 | 4 | | 4 |
| <i>usuvyo</i> | mûr | JAUNE ORANGE | 3 | | | 3 |

L'analyse des données répertoriées dans le tableau montre que dans la majorité des cas, à l'exception des adjectifs désignant d'autres propriétés, les occurrences des termes nus (sans classificateurs) sont peu nombreuses, la plupart des noms qui servent de base pour les métonymies étant insérés dans des constructions à classificateurs ou, plus rarement, dans d'autres constructions (soit comparatives soit à atténuateurs). Si pour les adjectifs évoqués le ratio termes nus-constructions à classificateurs est de 19 vs 4, dans le cas des noms il est de 8 vs 76, et de 9 occurrences dans d'autres constructions.

On retrouve également un plus grand nombre d'occurrences à source métonymique dans le protocole 2, consacré aux objets manufacturés, ce qui tend à prouver qu'il est plus facile d'opérer à travers la métonymie un transfert référentiel de type objet naturel → objet manufacturé, plutôt qu'un transfert objet naturel → autre objet naturel.

Par ailleurs, on remarque que les types de termes utilisés par les locuteurs pour les désignations métonymiques dépendaient de l'environnement dans lequel ces derniers évoluaient (les locuteurs venant des savanes inondées proposaient des associations basées sur les couleurs des œufs de poisson alors que les locuteurs qui avaient une meilleure connaissance de la forêt proposaient des noms d'arbres ou de mammifères).

L'utilisation de ces références montre également une bonne connaissance des espèces en question, car les éléments utilisés comme base de comparaison ne sont pas accessibles au premier abord (pour les poissons et les oiseaux, la métonymie ne repose pas sur l'apparence directe, c'est-à-dire la couleur des écailles ou des plumes mais souvent sur des éléments accessibles indirectement comme les œufs). On constate toutefois que des utilisations communes à tous les locuteurs et consensuelles (qu'on pourrait qualifier de métonymies lexicalisées) sont également possibles, dans la mesure où les références sont connues et partagées de tous : c'est le cas de *ahamna* (feuille) utilisé dans des structures désignant le VERT, *was* (palmier wassai) employé dans des constructions désignant le MARRON et le VIOLET ou encore *ivūhiyat* (*Indigofera tinctoria*) qui sert à pour évoquer le BLEU foncé ou l'indigo.

Les exemples ci-dessous permettent d'illustrer ces questions et de montrer plus en détail le fonctionnement de désignations métonymiques à travers deux cas particuliers qui ont retenu notre attention, l'usage des référents *arak* et *was*.

Les formes construites avec classificateur *arak-bo-ye* et *arak-vit-ye* ont été produites pour caractériser des objets ou des entités de couleur VIOLET ou ROUGE comme illustré sur les photos en annexe (fig. 12).

Le fait que deux teintes distinctes puissent être désignées par *arak+CL* pourrait s'expliquer par l'existence de deux espèces végétales référents pour *arak* en palikur, la première étant le cerisier acerola (ou cerise-pays) dont les fruits sont rouges et ronds, et la seconde une autre espèce d'arbre dont les fruits sont violet et oblongs (fig. 13, en annexe).

Le choix du référent utilisé pour construire la désignation métonymique semble être guidé à la fois par la couleur du référent mais aussi par sa forme similaire à celle des objets ou entités décrites.

La variété des couleurs désignées par les formes construites à partir de *was* (ayant comme référent le palmier wasaï et par extension le jus fabriqué à partir de ses baies) est notable. En effet des formes telles que *was-min-ye*, *was-buk-ye*, *was-bo-ye*, etc. ont été produites par nos informateurs pour décrire des couleurs allant du BLEU INDIGO au VIOLET et au MARRON voire au NOIR ainsi que l'illustrent la figure 14 (en annexe).

Ceci s'explique par la diversité des états de *was*¹³ dont les Palikur sont coutumiers. La figure 15 (en annexe) en donne un petit exemple montrant les fruits lorsqu'ils sont mûrs (*usuvio*), quasiment noirs (*priye*) et le jus de wassai frais (violet).

Ce qui nous a semblé surprenant au premier abord est que certains informateurs utilisent *was+CL* pour désigner des objets de couleur marron. Or c'est justement la couleur que prend le jus de wassai une fois oxydé. Ainsi *was+CL* permet la désignation d'une grande variété de teintes qui est fonction de la palette de couleurs que prend justement le wassai en fur et à fur de sa transformation et de son oxydation (fig. 16, en annexe).

Comme mentionné dans le paragraphe consacré à *ayeweye*, les métonymies sont également utilisées par les informateurs lorsqu'il s'agit d'opérer une distinction entre des objets / entités de couleur bleue ou verte, ce que ne permet pas *ayeweye*. Les référents utilisés peuvent être empruntés au monde animal (*laswa* – papillon faux morpho, *inamyan* – œufs de perdrix) comme végétal (*ivuhyat* – indigo, *was*, *ahamna* - feuille) ou renvoyer à différents états (*igiye* – vert, c'est-à-dire pas mûr) ou à d'autres éléments (*en* – ciel). Le schéma reproduit ci-après (fig. 17, en annexe) tente de représenter les différentes stratégies utilisées par les informateurs pour caractériser de façon plus précise l'ensemble des teintes dénommées par le terme *ayeweye*. Ainsi, les photos illustrent les objets et entités caractérisés par *ayeweye* et par des formes construites à partir des différents référents pour distinguer Vert Bleu, etc.

13. Fruit du palmier *was* et jus de wassai.

Les emprunts

La troisième stratégie d'expression de la couleur en palikur consiste à utiliser des emprunts au français ou au créole, jamais sous une forme nue, très rarement dans une construction à classificateur et le plus souvent dans des constructions à atténuateurs ou comparatives. Les termes empruntés peuvent être classés en deux catégories :

- termes de couleur qui auraient pu avoir un correspondant dans la langue comme *noir*, ou *rouge* ;
- termes de couleur qui désignent des teintes pour lesquelles il n'y a pas de terme palikur correspondant comme *violet* et *xokola* (pour marron).

Xokola est d'ailleurs le plus fréquent parce que le mot créole a déjà été intégré à la langue.

L'emploi des emprunts reste néanmoins une stratégie périphérique dans le corpus, réservée aux sujets les plus affectés par le contact linguistique.

Synthèse et conclusions

Notre analyse des données recueillies suite à l'utilisation des deux protocoles élaborés pour cette étude conforte les observations antérieures concernant le nombre restreint de dénominations stables de couleurs (ou « termes de base ») en palikur à savoir : l'existence d'une opposition lexicalisée entre CLAIR et FONCÉ (*seyne* vs *priye*), qui se manifeste également au niveau des termes relatifs à la transparence (*hweweye* vs *kasavuye*), complétée par un terme correspondant à ROUGE (*duwē*), un terme correspondant à VLEU (*ayewe*) et deux autres correspondant à JAUNE (*kwikwiye* et *wawuye*, plus ou moins en distribution complémentaire).

En plus de l'utilisation des « termes nus », c'est-à-dire sous leur forme la plus simple, le corpus illustre trois stratégies de désignation des couleurs mises en œuvre par les locuteurs :

- une stratégie morphologique consistant à utiliser un « terme de base » (*seyne* - blanc, *priye* - noir, *duwē* - rouge ou *ayewe* - vert-bleu) auquel vient s'ajointre un classificateur de forme ;
- une stratégie syntaxique consistant à utiliser un « terme de base » accompagné d'un atténuateur exprimé en palikur (*nopsisa*, *aynesa*), en créole (*dimi*) ou en français (*demi*, *presque*) ou d'une structure comparative¹⁴ ;

14. On notera que ces deux stratégies peuvent se combiner comme en atteste l'exemple *dimi duu-min-ye* construit à partir d'un terme de base (*duu*), d'un classificateur de forme (*min-ye* – long + DUR) et d'un atténuateur ici en créole (*dimi*).

- une stratégie sémantique consistant à proposer des métonymies basées sur l'univers de référence écologique et culturel des locuteurs, renvoyant à un animal (ou plus précisément implicitement à des caractéristiques visibles de l'animal, comme son pelage, ou moins visibles comme ses œufs), un végétal (en fonction de la couleur de son tronc, ses feuilles, ses fruits ou un produit dérivé), un aliment, pour en extraire la propriété de couleur et l'appliquer à la scène ou à l'objet décrit dans les protocoles, en y ajoutant souvent un classificateur de forme.

L'utilisation massive des classificateurs dans ces stratégies de désignation nous amène également à nous interroger sur le rôle sémantique qu'ils jouent dans le processus. S'il est évident que les classificateurs revêtent parfois une fonction atténuatrice de la couleur (plus ou moins équivalente au fonctionnement du suffixe *-âtre* en français, par exemple dans *rougeâtre* ou *-ish* en anglais, comme dans *bluish*) en plus d'apporter des indices concernant la forme d'un objet (ou de la manière dont cette forme est conceptualisée par les Palikur), leur emploi généralisé lorsqu'il n'y a pas de terme spécifique pour une teinte donnée soulève des questions. Dans ce dernier cas, les locuteurs utilisent un terme désignant une teinte considérée comme proche accompagné d'un classificateur de forme, ce qui d'un point de vue sémantique pourrait être considéré comme une stratégie de focalisation de l'attention vers la propriété la plus consensuelle pour permettre le partage de la référence. Donc, au lieu de pointer vers « un objet rose » où l'utilisation de la couleur préciserait bien qu'il s'agit d'un seul objet possible, le locuteur utiliserait une formule équivalente à « un objet plat qui est de la famille du rouge » afin de bien identifier l'objet et de construire / assurer l'intercompréhension. Ce phénomène confirme ainsi le rôle majeur de la forme dans la construction de la référence visuelle et le rôle mineur de la couleur.

Pour ce qui est des stratégies métonymiques, nous avons souligné que les référents utilisés varient en fonction de l'expérience personnelle des informateurs, notamment en fonction de l'environnement écologique des villages dont ils sont originaires, mais aussi que les métonymies sont plus ou moins lexicalisées suivant le domaine. Le référent des métonymies peut être unique et renvoyer à une seule teinte (par exemple *kayku* - MARRON), variable, cas dans lequel le signifiant sera utilisé pour renvoyer à plusieurs teintes (*was* - VIOLET, MARRON) ou encore multiple, dans le cas de dénominations homonymes, ce qui entraînera également une utilisation multiple (*arak* - ROUGE, VIOLET). Nous avons également remarqué une utilisation préférentielle de référents dont la forme est en adéquation avec celle de l'objet coloré décrit (notamment avec les perles souvent décrites au moyen de métonymies renvoyant à des œufs ou des petits fruits ronds), cela n'excluant toutefois pas l'utilisation d'un référent de forme différente de celle de l'objet caractérisé ainsi qu'en atteste *tirayan-min-ye* (œufs de poisson-LONG-DUR) pour désigner la couleur d'un feutre orange.

La confrontation des deux protocoles a permis de mettre en évidence une utilisation plus fréquente de ces stratégies métonymiques pour décrire la couleur d'objets manufacturés (massivement représentés dans le protocole 2) que pour décrire la couleur d'une entité animale ou végétale (protocole 1). Cette observation pourrait trouver son explication dans l'opposition *ahivak / atamwa* (propriété essentielle / accidentelle). En effet il sera plus difficile d'extraire la couleur *ahivak* d'une entité support pour l'appliquer à la couleur *ahivak* d'une autre entité, alors que dans le cas d'objets manufacturés dont la couleur a le plus souvent été ajoutée (couleur comme teinture / colorant - *atamwa*), l'autonomisation et l'application d'une propriété de couleur d'un référent « naturel » semble plus facile¹⁵.

Le caractère productif de ces stratégies métonymiques pour construire des désignations de couleur n'est pas spécifique au palikur et se retrouve dans de nombreuses langues, qu'elles relèvent dans la typologie de B&K de stades « primaires » ou plus « avancés » dans la dénomination des couleurs¹⁶. Ainsi en hanunoo à côté des 4 termes plus ou moins équivalents de *noir*, *blanc*, *rouge* et *vert*, on trouve par exemple (*ma)dilaw* (curcuma) utilisé pour JAUNE (cf. Conklin, 1955). Guedou et Conynckx distinguent aussi en fon des « couleurs fondamentales » (série fermée de trois termes) et des « couleurs mimétiques et vécues » ou « couleurs secondaires ou vécues » qui correspondent pour eux aux « couleurs qui, dans les unités linguistiques les exprimant, demandent qu'on fasse toujours référence à certaines matières, à certains produits d'expérience vécue » (Guedou et Conynckx, 1986, p. 69). Ce procédé est également très répandu en français où on peut trouver turquoise, anthracite, pourpre, lilas, mauve, saumon, etc. mais également des termes de base orange, rose ou violet, ainsi que des formes complexes comme couleur paille, jaune moutarde, rouge sang, vert olive, etc. On remarquera d'ailleurs que le processus de lexicalisation passe en français par un changement de genre lorsque le référent est féminin (la rose → le rose, la violette → le violet, etc.) (Dubois et Grinevald, 2003). Enfin, l'usage récurrent et partagé de référents dont la couleur varie se retrouve également dans d'autres langues. Ainsi le BLEU est généralement exprimé en breton par *glas*, en irlandais par *glaz*, qui renvoient tous deux aux nuances bleues mais aussi vertes et grises de la mer (Dubois Danièle, 2006). Ici, ces formes ne constituent pas une imprécision ou une instabilité dans la dénomination de couleur mais au contraire relèvent d'un phénomène régulier et stable qui prend en compte les variations chromatiques et construit l'invariance à travers le référent lui-même.

15. Et c'est bien ce que l'on fait lorsqu'on teint ou peint un objet !

16. Ce processus n'est pas non plus spécifique à l'expression des couleurs. En français il constitue même le moyen principal pour rendre compte de l'expérience des odeurs (David *et al.*, 1997 ; Dubois *et al.*, 2021).

Ces quelques exemples constituent un argument pour déplacer la question de l'universalité jusqu'ici basée sur la recherche d'une correspondance termes-catégories (celles-ci étant plus ou moins extensives) vers l'identification d'invariants au niveau des stratégies mises en œuvre, ici l'usage de la métonymie, et dépasser l'opposition classique universalisme / relativisme.

D'autres caractéristiques de l'expression de la couleur en palikur se retrouvent également dans d'autres langues. On a déjà pu voir le rapprochement entre les deux conceptualisations de la couleur identifiées en fon et palikur. De même le basculement de l'opposition NOIR / BLANC à CLAIR / FONCÉ permet d'intégrer (voire de se focaliser sur) la question de la lumière, fondamentale en palikur comme en gbaya par exemple (Moñino, 2004) et questionne encore une fois le bien fondé d'un paradigme dans lequel seule la teinte est réellement prise en considération alors que la couleur apparaît en palikur comme dans les autres langues comme un phénomène complexe intégrant de nombreuses caractéristiques (luminosité, brillance, intensité, caractère sec/humide, etc. ou la forme dans le cas du palikur).

Cette dernière observation fait écho à la question de la validité du dispositif expérimental. En effet, comment intégrer ces différentes caractéristiques dans un nuancier de pastilles de couleur ? Cette réflexion a guidé notre choix de constituer notre matériel expérimental à partir d'éléments familiers de nos informateurs ou de reproductions photographiques de scènes et d'entités familiaires, ne dissociant pas les couleurs des environnements et situations dans lesquelles elles sont rencontrées. Ce choix a été conforté par les premières réactions de nos informateurs confrontés au protocole 1 de description de photos. Le plus souvent, ils ne décrivaient pas la photographie et ses couleurs mais l'espèce représentée et ses caractéristiques visuelles (dont la couleur) telles que perçues au cours d'expériences antérieures et conservées en mémoire. De plus alors que la question portait sur la description, ils commençaient régulièrement par une identification de l'espèce représentée (processus classique en psychologie), activité avec laquelle ils sont davantage familiers et qui fait sens pour eux. La présence de deux protocoles donnant à voir différents types d'objets (naturels, manufacturés, variant selon leur couleur / forme / usage, etc.) a également permis d'approfondir la distinction entre *ahivak* et *atamwa* (couleur comme propriété essentielle ou accidentielle) et d'identifier un nouveau rôle sémantique des classificateurs de forme, ce qu'un protocole classique aurait très certainement éludé. Cette nouvelle hypothèse nous encourage à développer de prochaines études plus poussées sur l'expression des motifs et des formes en combinaison avec les couleurs.

De plus, une analyse contrastive systématique des résultats des 2 protocoles, incluant une analyse de l'inscription de ces dénominations et désignations en discours permettra dans une prochaine étape de repérer les formes stabilisées, consensuelles, en cours de lexicalisation et celles nécessitant un travail de formulation.

Références

- AIKHENVALD Alexandra Y. et GREEN Diana, 1998, « Palikur and the Typology of Classifiers », *Anthropological Linguistics*, 40, 3, published by: Trustees of Indiana University, p. 429-480.
- ALBY Sophie et LÉGLISE Isabelle, 2006, « L'enseignement en Guyane et les langues régionales, réflexions sociolinguistiques et didactiques », *Marges Linguistiques*, 10, p. 245-261.
- BERLIN Brent et KAY Paul, 1969, *Basic color terms: their universality and evolution*, Berkeley, University of California Press, 178 p.
- BROWN Roger et LENNEBERG Eric H., 1954, « A study in language and cognition », *The Journal of abnormal and social psychology*, 49, 3, p. 454-462.
- CANCE Caroline, 2009, « Stimuli, Dispositifs expérimentaux et Mondes construits » [en ligne], dans DUBOIS Danièle (dir.), *Le Sentir et le Dire : concepts et méthodologies en linguistique et psychologie cognitive*, Paris, L'Harmattan, p. 107-136. Disponible sur : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02343047> [consulté le 14 juin 2022].
- CAPIBERIBE Artionka, s. d., *Os Palikur e o Cristianismo*, Dissertação de mestrado apresentada ao Departamento de Antropologia do IFCH/UNICAMP, Campinas.
- CONKLIN H., 1955, « Hanunoo color categories », dans HYMES D. (dir.), *Language in culture and society: a reader in linguistic and anthropology*, New York, Harper & Row, p. 189-192.
- CRISTINOI Antonia, 2007, *Analyse contrastive des indices morphosyntaxiques nominaux de genre et de nombre en vue d'une approche typologique de la traduction automatique - Applications sur le français, l'anglais et le roumain*, Thèse de doctorat en Sciences du langage, Orléans, Université d'Orléans.
- CRISTINOI Antonia, 2015, « A la frontière entre morphologie et sémantique, les suffixes classificateurs en palikur », *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 35-36, p. 179-191.
- CRISTINOI Antonia et CANCE Caroline, 2018, « Stratégies de dénomination et de désignation des couleurs en palikur », *Amerindia*, 40, p. 1-34.
- CRISTINOI Antonia et NEMO François, 2017, « Language Endangerment and Lexical Erosion: Surveys and Solutions », dans *CLS 52 Proceedings*, Chicago, University of Chicago.
- CRISTINOI Antonia et NEMO François, 2018, « Palikur, a Language between Two Worlds », dans WOOD Sarah et MACLEOD Catriona (dirs.), *Locating Guyane*, Liverpool, Liverpool University Press.
- DAVID Sophie, DUBOIS Danielle, ROUBY Catherine et SCHAAAL Benoist, 1997, « L'expression des odeurs en français : analyse lexicale et représentation cognitive », *Intellectica. Revue de l'Association pour la Recherche Cognitive*, 24, 1, p. 51-83.

- DUBOIS Danièle, CANCE Caroline, COLER Matt, PATÉ Arthur et GUASTAVINO Catherine, 2021, *Sensory Experiences: Exploring Meaning and the Senses*, Amsterdam ; Philadelphia, John Benjamins Publishing Co, 624 p.
- DUBOIS Danièle, 2006, Dénomination, désignation et catégories, Jussieu, Cahiers du LCPE, N° 7, 93 p.
- DUBOIS Danièle et CANCE Caroline, 2009, « Mettre un terme aux couleurs de base : déconstruction d'un paradigme dominant », dans DUBOIS Danièle (dir.), *Le sentir et le dire : concepts et méthodes en psychologie et linguistique cognitives*, Paris, L'Harmattan, collection « Sciences cognitives », p. 75-104.
- DUBOIS Danièle et GRINEVALD C., 2003, « En voir de toutes les couleurs : processus de dénomination des couleurs et constructions cognitives », dans VANDELOISE C. (dir.), *Traité des sciences cognitives*, Paris, Hermès-Lavoisier, p. 80-114.
- EVANS Nicholas et LEVINSON Stephen C., 2009, « The myth of language universals: Language diversity and its importance for cognitive science », *Behavioral and Brain Sciences*, 32, 5, p. 429-448.
- FOLEY William A., 1997, *Anthropological linguistics: an introduction*, Malden, Blackwell Publishers ; Cambridge University Press, collection « Language in society), 495 p.
- GIBSON James J., 1979, *The ecological approach to visual perception*, Boston, Houghton Mifflin, 332 p.
- GOODWIN Charles, 1997, « The blackness of Black: color categories as situated practice » [en ligne], dans RESNICK Lauren B., SÄLJÖ Roger, PONTECORVO Clotilde et BURGE Barbara (dirs.), *Discourse, tools, and reasoning: essays on situated cognition*, Berlin, Springer, p. 111-140. Disponible sur : <https://doi.org/10.1007/978-3-662-03362-3> [consulté le 14 juin 2022].
- GOODWIN Charles, 2000, « Practices of Color Classification », *Mind, Culture, and Activity*, 7, 1-2, p. 19-36.
- GREEN Diana, 1994, « Palikúr Numerals », traduction de “O sistema numérico da língua Palikúr”, *Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi-CNPq*, Belém, 10, 2, p. 261-303.
- GREEN Diana et GREEN Harold G., 2010, *Yuwit kawihka dicionário Palikúr - Português*, SIL.
- GRENAND Françoise (dir.), 2009, *Encyclopédies palikur, wayana & wayápi : langue, milieu et histoire*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques - Presses universitaires d'Orléans, collection « Collection La librairie des cultures ».
- GRENAND Françoise et GRENAND Pierre, 1987, « La côte d'Amapá, de la bouche de l'Amazone à la baie d'Oiapoque, à travers la tradition orale Palikur », *Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi. Série Antropologia*, 3, 1, p. 1-77.
- GUASTAVINO Catherine, 2009, « Validité écologique des dispositifs expérimentaux », dans DUBOIS Danièle (dir.), *Le sentir et le dire : concepts et méthodes*

- en psychologie et linguistique cognitives*, Paris, L'Harmattan, collection « Sciences cognitives), p. 229-248.
- GUEDOU Georges et CONINCKX Claude, 1986, « La dénomination des couleurs chez les Fon (Bénin) », *Journal des africanistes*, 56, 1, p. 67-85.
- HAROCHE Claudine et VIGARELLO Georges, 2004, *Le sens du regard*, Paris, Seuil, collection « Communications », 251 p.
- KAY Paul, BERLIN Brent, MAFFI Luisa, MERRIFIELD William R. et COOK Richard, 2009, *The world color survey*, Stanford, CSLI Publications, collection « CSLI lecture notes », 620 p.
- LAUNAY Michel, 2003, *Awna parikwaki : introduction à la langue palikur de Guyane et de l'Amapá*, Paris, IRD.
- LAUNAY Michel, 2009, « La langue Palikur », dans RENAULT-LESCURE Odile et GOURY Laurence (dirs.), *Langues de Guyane*, La Roque-d'Anthéron, Vents d'ailleurs ; IRD (Cultures en Guyane), p. 57-65.
- LUCY John Arthur, 1992, *Language Diversity and Thought: A Reformulation of the Linguistic Relativity Hypothesis*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press (Studies in the social and cultural foundations of language), 328 p.
- LUCY John Arthur, 2009, « The Linguistics of “Color” », dans HARDIN C.L. et MAFFI Luisa (dirs.), *Color Categories in Thought and Language*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 320-346.
- MOÑINO Yves, 2004, « Une autre conception des lumières. Sur les noms de couleur en gbaya » [en ligne], dans MOTTE-FLORAC Elisabeth et GUARISMA Gladys (dirs.), *Du terrain au cognitif. Linguistique, Ethnolinguistique, Ethnosciences. À Jacqueline M.C. Thomas*, Leuven-Paris-Dudley, Peeters-Selaf, p. 241-265. Disponible sur : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00288494> [consulté le 17 juin 2022].
- PALMER Stephen E., 1999, *Vision Science: Photons to Phenomenology*, Cambridge, MIT Press, 810 p.
- PASTOUREAU Michel, 2000, *Bleu : histoire d'une couleur*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Points ».
- PASTOUREAU Michel, 2010, *Les couleurs de nos souvenirs*, Paris, Éditions du Seuil, collection « La librairie du XXI^e siècle », 257 p.
- PASTOUREAU Michel et Éditions du Seuil, 2008, *Noir : histoire d'une couleur*, Paris, Éditions du Seuil.
- ROBERSON Debi, DAVIES Ian et DAVIDOFF Jules, 2000, « Color Categories Are Not Universal: Replications and New Evidence From a Stone-Age Culture », *Journal of Experimental Psychology. General*, 129, 3, p. 369-398.
- SAHLINS Marshall, 1976, « Colors and Cultures », *Semiotica*, 16, 1, p. 1-22.
- SAPIR Edward, 1985, *Selected Writings in Language, Culture and Personality*, Berkeley, University of California Press.
- SAUNDERS B.A.C. et VAN BRAKEL Jaap, 1997, « Are there nontrivial constraints on colour categorization? », *Behavioral and Brain Sciences*, 20, 2, p. 167-179.

SELF Matthew William et ZEKI Semir, 2005, « The Integration of Colour and Motion by the Human Visual Brain », *Cerebral Cortex*, 15, 8, p. 1270-1279.

WIERZBICKA Anna, 2008, « Why there are no “colour universals” in language and thought », *Journal of the Royal Anthropological Institute : incorporating « Man »*, 14, p. 403-421.

Annexe

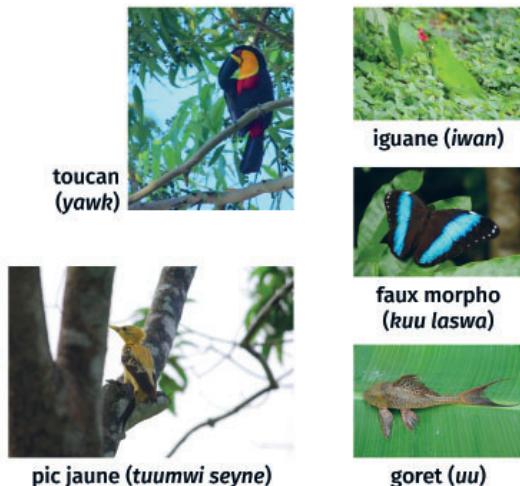


Figure 4. Photographies de faune guyanaise accompagnées des noms d’espèce en français et palikur (source : Antonia Cristinoi)

Plantes



Fruits



Fleurs



Figure 5. Photographies de flore guyanaise accompagnées des noms d’espèce en français et palikur (source : Antonia Cristinoi)



Figure 6. Fruit du palmier bâche (source : Antonia Cristinoi)



Figure 7. Boucle d'oreille en plume – artisanat palikur
(source : Antonia Cristinoi)



Figure 8. Exemples d'objets manufacturés présentés aux informateurs (parapluie, couteaux, tapis, perles, feutres) (source : Caroline Cance)



Figure 10. Photos et objets ayant suscité *duwẽ+o*
(source : Antonia Cristinoi et Caroline Cance)



Figure 11. Photos et objets ayant suscité des formes complexes construites sur la base *duwẽ / duu* (source : Antonia Cristinoi et Caroline Cance)



Figure 12. Entités et objets décrits par *arak+CL*
(source : Antonia Cristinoi et Caroline Cance)



Figure 13. Deux référents pour *arak*
(source : Antonia Cristinoi et Caroline Cance)



Figure 14. Entités et objets décrits par *was+CL*
(source : Antonia Cristinoi et Caroline Cance)



Figure 15. Référent *was / wassai* (fruit du palmier *was* et jus de *wassai*)
(source : Antonia Cristinoi et Caroline Cance)



Figure 16. Schéma illustrant l'extension des catégories de couleur désignées par *was+CL*
en fonction du processus de transformation de ce référent
(source : Antonia Cristinoi et Caroline Cance)

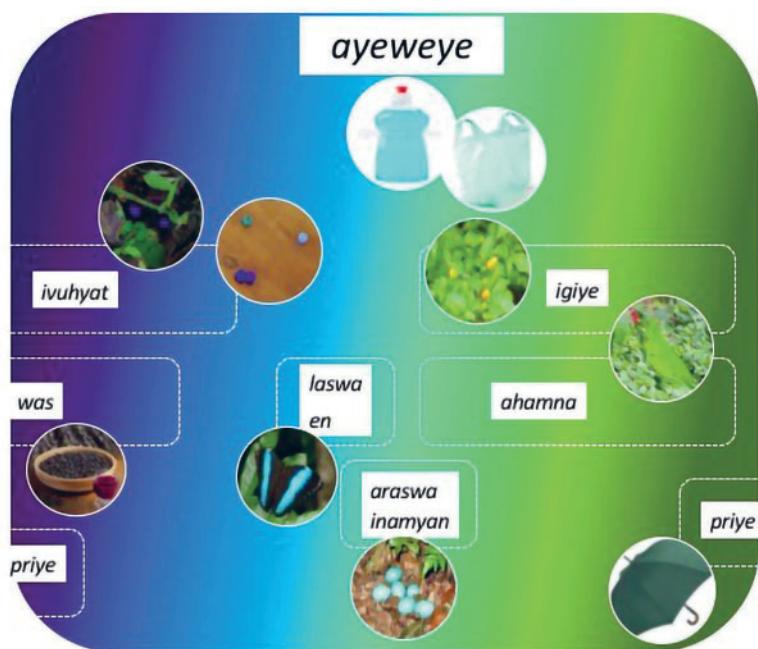


Figure 17. Stratégies métonymiques utilisées pour distinguer Vert-Bleu
(source : Antonia Cristinoi et Caroline Cance)